

ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill.
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.



McGill DAILY ledélit

DPS *SPD*

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

À tire-d'ailes depuis 1977.

L'Odyssée mcgilloise

Que nous sommes heureux de vous retrouver, chers lecteurs, après un si long hiatus.

Des quatre coins du monde, McGillois et McGilloises reposent leurs bottes sur l'île de Montréal, prêts à retrouver leurs amis, leurs cours, leurs associations, Gerts...

Un véritable retour chez soi. Un sentiment singulier qui a d'ailleurs inspiré les plus grandes fables racontées par l'Homme : le Magicien d'Oz, Retour vers le futur, Voyage au bout de l'enfer, pour n'en citer que des contemporaines... La plus célèbre reste sans doute, et vous l'avez découverte ou redécouverte cet été grâce à Christopher Nolan, L'Odyssée d'Homère.

J'ose espérer que votre retour au campus de McGill n'ait pas été interrompu par des sirènes, une armée de géants ou des sorcières cherchant à vous métamorphoser en cochons. Ou encore que vous ayez subi moins de secousses que le navire d'Ulysse sur les mers de Poséidon que sur les rudes routes montréalaises. Mais si les périples de l'Odyssée regorgent d'aventures, d'exploits et de tragédie, le récit du voyage est relégué au second plan par rapport au thème principal : la loi de Zeus. « Traite tout étranger avec dignité, il pourrait être le roi des Dieux. »

Cette loi, qui a depuis connu différentes formes – qu'il s'agisse de la loi du karma bouddhiste ou de l'Ancien Testament (Lévitique 19:34 : « Tu aimeras l'étranger comme toi-même, car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte ») – semble désormais vouée à disparaître.

La violence et l'injustice défilent chaque jour sur nos écrans. Génocide à Gaza, destruction du Liban, massacres civils en Ukraine, catastrophes naturelles au Venezuela et au Népal, traitement indigne des migrants et réfugiés... On pourrait être amené à croire les leçons d'Homère oubliées. Une apathie généralisée, aggravée par l'effet anesthésiant des réseaux sociaux, du *clickbait* et des forums extrémistes conspirationnistes, qui nous plongent chaque seconde un peu plus dans une ère obscure où la loi du plus fort l'emporte.

Face aux populistes qui cherchent à diviser pour mieux régner, aux suprémacistes de tous types, aux nihilistes dont le défaitisme ne fait qu'accélérer la chute dans le néant, comment réinstaller cette foi en l'humanité, ce rapport bienveillant entre êtres humains?

Il existe un remède aussi vieux que la loi de Zeus elle-même : l'écriture.

Des tablettes sumériennes jusqu'aux journaux étudiants, raconter une histoire, c'est tendre la main à l'autre. C'est par ce geste simple qu'on invite autrui au dialogue, à l'écoute et à la manifestation de ses valeurs – à l'échange. Contrairement aux réseaux sociaux de contenus qui défilent infiniment et sans modération, un texte long nous force à ralentir, à écouter une voix jusqu'au bout avant de porter un jugement. Écrire, pour un journal étudiant par exemple, c'est dialoguer avec un visage précis plutôt que de noyer son message dans un algorithme anonyme. Écrire, c'est retisser une page à la fois ce lien de confiance que les fils d'actualité s'acharnent à dissoudre. Peut-être est-ce là, humblement, notre façon de résister à une ère vide de rapports humains.

C'est donc pour rétablir la foi en cette humanité qu'invoquent la loi de Zeus et ses héritiers que je vous invite à lire et à contribuer dans nos pages. Je vous propose d'y venir vous et nous informer sans la cacophonie des réseaux sociaux et des médias de consommation qui brouillent tant la frontière entre provocations et informations. Je vous invite à partager dans un esprit d'ouverture, de dignité et de curiosité, le même qu'Homère nous implore d'accorder aux voyageurs étrangers égarés sur le seuil de nos portes.

Bon retour à McGill et bonne lecture!

Timotée Allouch-Chantepie
Rédacteur en chef

Vous voulez contribuer au Délit?

Si tu as envie d'écrire des articles et d'être publié dans un journal, n'hésite pas à nous rejoindre!



- Section Actualité : campus, Montréal, Canada & international
- Section Coin Queer : histoire, pop culture, identité
- Section Société : enquête, réflexion & opinion
- Section Culture : littérature, cinéma, expositions...

Contacte mais *le délit* sur Instagram, par email, ou rejoins notre Discord pour proposer une idée d'article!





RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Timotée Allouch-Chantepie

Actualités

actualites@delitfrancais.com

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Jiayuan Cao
Rose Langlois

Société

societe@delitfrancais.com
Juliette Aviat
Dalia Djazouli

Coin Queer

coinqueer@delitfrancais.com
Sixtine Nicolaj

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Héloïse Durning

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Catvy Tran

Photographe

visuel@delitfrancais.com
Félix Fournier

Coordonnatrice de la correction

correction@delitfrancais.com
Salma Rabeil

Coordonnatrice des réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Catherine Brunet Rodriguez

Contributeur-ric-e-s

Louane Biquin, Julia Couture, Laurence Drouin, Grégoire-Hubert Ducas, Matteo Fracassi, Joséphine Miton, Anastasia Kulinich, Eugénie Vitrac

Couverture

Catvy Tran

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Mathieu Menard

Comptable

Boris Shedov

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Ingara Maidou

Conseil d'administration de la SPD

Timotée Allouch-Chantepie, Gali Bonin, Héloïse Durning, Adair Nelson, Ingara Maidou, Vincent Maraval, Letty Matteo, Antoine Proulx, Marie Pyun

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit est indépendant de l'Université McGill. Le Délit est situé en territoire Kanien'keháka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire. Les opinions de nos contributeur-ric-e-s ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction. Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Toute soumission effectuée par un collaborateur en vue de sa publication dans l'un des journaux imprimés ou en ligne, sites Web, blogues, vlogues, lettres à la rédaction ou autres publications de la Société des publications du Daily (« SPD »), y compris les photographies, les œuvres artistiques, le contenu multimédia et tout autre matériel soumis, est la propriété exclusive de la SPD au titre du droit d'auteur, chaque éditeur, journaliste, collaborateur et auteur de lettre transférant automatiquement à la SPD, par le fait même de sa soumission, l'ensemble des droits de propriété intellectuelle afférents à ladite soumission.

Pouvoir se confier en français, enfin

Un aperçu de la nouvelle ligne francophone de McGill Students' Nightline

McGill Students' Nightline Vous avez probablement déjà croisé un sticker avec ces trois mots, inscrits sur un fond violet et accompagné d'une illustration d'un téléphone rétro collé sur une porte de toilette ou ailleurs dans l'université.

Depuis plus de 40 ans, le club *McGill Students' Nightline* opère à McGill avec pour objectif d'offrir une oreille attentive à toute personne dans le besoin – que ce soit pour demander conseil sur un sujet complètement anodin ou pour se livrer à propos d'une expérience difficile. « *Nous allons faire de notre mieux pour vous soutenir, qu'importe ce que la vie lance sur votre chemin, (tdlr)* » souligne leur site web.

Les volontaires de *McGill Students' Nightline* offrent à tous « écoute active et sans jugement », mais il ne s'agit pas d'un service professionnel. « Ce n'est pas de la thérapie », rappelle Félix Fournier, coordinateur au sein du club. « C'est un moyen d'écouter les gens s'ils ont besoin de parler et de s'exprimer. »

McGill Students' Nightline garantit l'anonymat et la confidentialité, sauf si la personne semble représenter un danger pour elle-même ou pour autrui. « Le club existe depuis

longtemps, donc on sait comment gérer ces situations. C'est extrêmement bien encadré, » explique Félix.

Si le club existe depuis plusieurs dizaines d'années, ce n'est que récemment qu'une branche francophone a ouvert. « Cela fait plusieurs années que les membres du club travaillent à traduire les ressources et à obtenir des formations pour les étudiants francophones, » raconte Cassandra Pelletier, la première coordinatrice francophone de *McGill Students' Nightline*. « Ce poste, » explique-t-elle, « a pour objectif de faire la publicité du service, d'assurer les traductions et de veiller au bon fonctionnement de la ligne [francophone]. » Cette ligne de chat permet de communiquer exclusivement par messages textos et n'est ouverte qu'une nuit par semaine : le mercredi.

« C'est certain que le fait de ne pas être ouvert tous les jours peut empêcher certaines personnes d'utiliser le service, » admet Cassandra. C'est la raison pour laquelle elle explique avoir pris, ce semestre, la responsabilité de coordinatrice du recrutement : « Nous cherchons justement à recruter davantage de bénévoles qui maîtrisent le français afin de pouvoir augmenter notre offre de services. » L'actuel coordinateur francophone, Félix Fournier, veut assurer la

continuité du projet. « C'est important que le service offre une ligne francophone, c'est toute une partie du corps étudiant qui peut maintenant s'exprimer et être écoutée dans leur langue maternelle. »

Il ajoute : « C'est pour ça qu'on a vraiment besoin de volontaires francophones. Donc, s'il y en a qui veulent donner de leur temps à la communauté, ils peuvent nous contacter. » ☹

McGill Students' Nightline

+1 (514) 389-6246

...ou chat en ligne accessible sur le site web

Tracom centre de prévention suicide 24/7

+ 1(514) 483-3033

Héloïse Durning
Coordinatrice de production



Félix Fournier | Le Délit

CANADA

Un divorce plus si surprenant entre le Canada et les États-Unis

Nouvelle guerre commerciale suite à l'échec des négociations.

L'escalade des tensions entre voisins nord-américains s'est de nouveau accentuée cette semaine après l'échec des négociations entre le Canada et les États-Unis, et l'éclatement d'une nouvelle guerre commerciale. La Maison-Blanche a an-

nadiens accusent leurs homologues américains d'ingérence et d'enfreint à la souveraineté du Canada. « Si à la table des négociations, [les États-Unis] agissent comme si le Canada était une succursale des États-Unis et souhaitent que l'industrie canadienne soit

De son côté, la première ministre québécoise Christine Fréchette n'a pas tardé à réagir sur X avec le message « notre identité n'est pas à négocier ».

Un espoir, puis une rupture

La rupture avait pourtant failli être évitée. L'annonce d'un report de trois jours des tarifs américains le mardi 18 août ainsi que l'ouverture d'une session de pourparlers avaient suscité un léger espoir de ne pas voir débiter une nouvelle crise entre cet ancien couple.

L'échec diplomatique s'est suivi d'une escalade rhétorique. Dans un communiqué, Mark Carney critique « la tempête [incontrôlable] qui s'abat depuis Washington », alors que Donald Trump accuse le Canada de « vouloir profiter des avantages [d'être un État américain] sans en être un (tdlr) ».

Doug Ford, le premier ministre conservateur de l'Ontario, n'a pas maché ses mots, qualifiant le président américain de « loser » et lui demandant « d'aller se

faire voir ». Cette déclaration est subvenue à la suite de la suggestion du président américain de renommer le lac Ontario en lac Amérique, symbole des provocations de Washington envers la souveraineté du Canada.

L'escalade des tarifs s'est accompagnée par une riposte canadienne proportionnelle qui a rapidement annoncé des taxes douanières de représailles visant en particulier l'industrie de l'acier, des appareils électroménagers, des équipements agricoles et du papier.

Si les événements de la semaine marquent une nouvelle page dans la relation entre les deux pays, la fosse avait déjà été profondément creusée depuis le début du second mandat de Donald Trump. La première guerre commerciale de 2025, puis la rhétorique du « 51e état » portée par la droite américaine et le soutien apporté par les alliés du président au mouvement sécessionniste de l'Alberta ont servi d'alerte pour le Canada. Puis vint le Forum économique mondial à



Catvy Tran | Le Délit

Davos et le discours prononcé par Mark Carney devant la communauté internationale, appelant les puissances du milieu à se distancer des grandes puissances et déclarant un « *nouvel ordre mondial* ». Le premier ministre a de nouveau fait usage de cette expression suite à l'échec des négociations. ☹

Timotée Allouch-Chantepie
Réacteur-en-chef

« Ces derniers tarifs se sont écroulés alors que les responsables canadiens accusent leurs homologues américains d'ingérence et d'enfreint à la souveraineté du Canada »

noncé la mise en place de tarifs douaniers à hauteur de 50 % sur 20 milliards de dollars (USD) de produits canadiens variant de produits laitiers et d'automobiles aux crosses de hockey.

Un enfreint à la souveraineté

Le président américain Donald Trump avait annoncé de nouveaux tarifs à la fin du mois de juillet, suscitant des pourparlers de trois jours entre les deux pays. Ces derniers tarifs se sont écroulés alors que les responsables ca-

désavantagée face à l'industrie américaine, [...] nous n'allons pas l'accepter. Et cela vient avant la volonté de nous empêcher de faire ce que le reste du monde veut faire, c'est-à-dire conclure des accords commerciaux avec le Canada, » a affirmé le premier ministre Mark Carney.

Son gouvernement s'est montré intransigeant face aux efforts américains qui cherchent à affaiblir le soutien d'Ottawa vis-à-vis de la préservation du français et de sa politique de bilinguisme.

Trump et la Corée du Nord

La Maison-Blanche saborde une énième fois la fiabilité de ses alliances.

« *Inapproprié et hostile* (tdlr) », voilà comment le président américain Donald Trump a qualifié l'exercice militaire Ulchi Freedom Shield, un exercice militaire annuel conjoint entre les armées américaine et sud-coréenne qui devait se tenir du 17 au 27 août 2026. L'exercice devait mobiliser environ 18 000 soldats sud-coréens et visait à renforcer la capacité des deux alliés à répondre à une éventuelle attaque nord-coréenne.

Quelques jours avant son début, Trump a cependant ordonné une réduction substantielle des manœuvres, qu'il jugeait notamment « insultantes » à l'égard du dirigeant nord-coréen Kim Jong-un. L'exercice, qui avait débuté comme prévu le 17 août, s'est finalement terminé six jours plus tôt, le 21 août : un choc diplomatique qui n'est pas inhabituel ces temps-ci.

Ce n'est pas la première fois, et sûrement pas la dernière, que Trump altère l'échiquier géopolitique en bouleversant les alliances américaines. Après ses déclarations vis-à-vis du Groenland et du Canada, ou encore après l'humiliation qu'il avait fait subir au président ukrainien Volodymyr Zelensky en janvier

2025, c'est maintenant à la Corée du Sud qu'il s'attaque.

Le 17 août 2026, le président américain a annoncé vouloir entretenir une « bonne relation » avec Kim Jong-un et songe à une réunion plus tard dans l'année, chose qui ne s'est pas faite depuis 2019.

Une mesure diplomatique ?

Le président Trump et son homologue sud-coréen Jae Myung Lee sont d'accord sur un point : les négociations avec leur voisin du Nord doivent être relancées. Pour Washington, réduire la pression militaire sur Pyongyang semble nécessaire afin de créer les conditions à une reprise du dialogue.

Cette approche ne date pas d'aujourd'hui. Lors de son premier mandat, Trump avait déjà suspendu et réduit certains exercices militaires américano-sud-coréens afin de favoriser les négociations avec Pyongyang. Ses rencontres avec Kim Jong-un en 2018 et 2019 n'avaient toutefois pas permis de parvenir à un accord sur la dénucléarisation de la péninsule coréenne.

Séoul voit cependant ce retrait des forces américaines comme une entrave à l'alliance entre les deux pays



Catvy Tran | Le Délit

qu'ils entretiennent depuis l'armistice de la guerre de Corée en 1953.

La continuation de l'agenda politique de Trump

Outre une mesure visant à relancer les discussions diplomatiques, cette décision de Donald Trump s'inscrit dans la remise en question fréquente de l'aide aux alliés américains. L'Ukraine a été l'une des premières à subir une réduction de l'aide militaire. Depuis 2025, l'aide militaire américaine à l'Ukraine a en effet baissé d'environ 99 %, obligeant les Européens à combler une partie du vide laissé par Washington.

Pour la Corée du Sud, cependant, la question est particulièrement sensible. Depuis plus de 70 ans, les États-Unis sont un acteur majeur de la dissuasion face à la Corée du Nord. Le retrait de Donald Trump pose donc une question fondamentale : jusqu'où cette politique de réduction de l'aide militaire va-t-elle aller ?

Pour Séoul, cette incertitude pourrait paradoxalement accélérer une politique que le gouvernement coréen cherche déjà à mettre en place : renforcer son autonomie militaire.

Le président Lee Jae-myung a ainsi réaffirmé son objectif de récupérer, en temps de guerre, le contrôle opérationnel de guerre des forces sud-

coréennes, actuellement détenu par les États-Unis. Cette mesure est discutée depuis plusieurs décennies, mais elle prend aujourd'hui une nouvelle dimension alors que Washington semble mettre davantage en question le rôle qu'il souhaite jouer dans la défense de leurs alliés.

Cette recherche d'autonomie se manifeste également dans le développement de nouvelles capacités militaires. Lee a notamment demandé l'accélération du programme sud-coréen de sous-marins à propulsion nucléaire, dont le développement pourrait permettre à Séoul de renforcer ses capacités de surveillance et de dissuasion face à Pyongyang.

Le développement de ces capacités intervient toutefois dans un contexte où le débat sur la nucléarisation de la Corée du Sud prend de l'ampleur. Une majorité de Sud-Coréens se disent désormais favorables à ce que leur pays développe son propre arsenal nucléaire, avec un soutien dépassant 70 % selon des sondages récents.

Pour l'instant, le gouvernement de Lee ne défend pas cette option. Séoul cherche plutôt à renforcer ses capacités conventionnelles tout en maintenant sa coopération militaire avec Washington. Une diminution durable de l'engagement américain pourrait cependant ali-

menter les arguments de ceux qui considèrent que la Corée du Sud ne peut plus dépendre entièrement de la dissuasion américaine.

C'est là que se trouve peut-être le principal paradoxe de la politique de Donald Trump. En demandant à ses alliés de prendre davantage en charge leur propre sécurité, il pourrait effectivement contribuer à renforcer leur autonomie militaire. Mais en affaiblissant la confiance dans la garantie américaine, il pourrait également pousser certains d'entre eux à envisager des solutions que Washington souhaiterait précisément éviter. Au Canada aussi, la politique de Donald Trump pousse Ottawa à repenser sa dépendance envers son voisin du Sud. Après l'échec des négociations commerciales avec Washington, que Mark Carney a décidé d'interrompre le 21 août, le gouvernement canadien cherche de plus en plus à diversifier ses partenariats économiques et stratégiques. ☹

Matteo Fracassi
Contributeur



Assemblée générale annuelle

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), editrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invité.e.s à son **Assemblée générale annuelle** :

Le mercredi 30 septembre à 18h

**Centre universitaire de McGill
3480 Rue McTavish, Salle 107**

Les membres du conseil de la SPD se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de l'administration du McGill Daily et du Délit, et ont l'occasion de se prononcer sur des décisions liées aux activités de la SPD.

Le rapport financier annuel et le rapport de l'experte-comptable sont disponibles au bureau de la SPD et tout membre peut, sur demande, obtenir une copie sans frais.

Questions?

Écrivez un courriel à chair@dailypublications.org

L'homosexualité : un sujet encore tabou

Pourquoi y a-t-il aussi peu de joueurs ouvertement gais dans le soccer?

Cet été, comme tous les 4 ans, s'est déroulée la Coupe du monde de soccer. Alors que des records d'audience ont à nouveau été réalisés et que le soccer est plus que jamais présenté comme un sport capable d'unir le monde, il reste une minorité qui n'est presque jamais évoquée dans le soccer masculin, la communauté LGBTQ+. Sur 1 244 joueurs sélectionnés pour ce Mondial, aucun n'est ouvertement homosexuel. Même au-delà de cette compétition, le constat reste le même: il n'y a quasiment aucun joueur de classe mondiale ouvertement homosexuel ou tout simplement queer. Mais alors, comment expliquer que le sport le plus populaire du monde – autant en nombre de spectateurs que de pratiquants – n'ait pratiquement aucune figure ouvertement gaie, surtout quand on le compare à son homologue féminin?

Culture de la masculinité

Avant même d'évoquer l'homosexualité, il faut comprendre que la culture du soccer impose une vision très précise et figée de la masculinité. Le soccer, comme nombre d'autres sports de haut niveau, promeut le mythe de l'athlète viril censé dépasser sa douleur pour exceller. Si cette image ne se limite bien sûr pas au joueur de soccer, les normes de genre qui l'accompagnent semblent être profondément ancrées dans la culture de ce sport. Ainsi, toute transgression de cette image de la masculinité est remarquée, si ce n'est critiquée.

Un exemple assez parlant quand on évoque l'impact de ces normes est celui du défenseur Benjamin Pavard, qui publie en février 2025 une photo de lui en débardeur blanc. Si cette image n'a à première vue rien de particulièrement cho-

masculinité toxique – a également été victime d'une vague d'insultes homophobes après avoir porté du vernis sur ses ongles.

Ce genre de réaction à ce qui peut à peine être considéré comme des transgressions aux normes de genre illustre à quel point le soccer reste façonné par une culture toxique de la masculinité. Aucun de ces deux joueurs ne s'est déclaré homosexuel, mais ils restent malgré tout la cible d'insultes homophobes, simplement parcequ'ils s'affichent avec des éléments qui ne correspondent pas aux normes de genre traditionnelles. Ce phénomène est d'ailleurs particulièrement visible dans le soccer, comme le montre une étude du syndicat des joueurs (FIFPRO). On y constate que les joueurs sont ciblés en fonction « *de la perception qu'on a de leur comportement ou de leur personnalité* » (tdlr), mais aussi pour leurs soutiens à la communauté LGBTQ+. Dans un contexte où un simple écart aux normes de genre traditionnelles peut être sanctionné par des réponses virulentes, l'idée d'admettre ouvertement son homosexualité peut sembler difficilement viable, expliquant en partie sa rareté.

Ces craintes ne sont d'ailleurs pas infondées. L'histoire tragique de Justin Fashanu, le premier footballeur professionnel à avoir publiquement fait son *coming-out*, le prouve. Ce joueur anglais – le premier footballeur britannique noir à avoir été transféré pour un million de livres – se destinait à une très belle carrière. Mais son *coming-out*, le 22 octobre 1990, va bouleverser ses plans. Dans un premier temps, il est rejeté par sa famille, surtout son frère. Mais l'homophobie va ensuite s'étendre au monde du soccer alors qu'il

« La culture du soccer impose une vision très précise et figée de la masculinité »

quant, les réactions moqueuses et les commentaires homophobes n'ont pas attendu pour se faire entendre, et cela aussi bien de la part d'internautes anonymes que de la part de ses coéquipiers en équipe de France. Le cas de Benjamin Pavard n'est pas un incident isolé. L'espagnol Borjas Iglesias – un joueur d'ailleurs engagé pour la lutte contre l'homophobie et la

perd le soutien de son manager et devient la cible de supporters. En 1998, il met fin à sa carrière de footballeur avant de mettre fin à ses jours quelques mois plus tard. Fashanu est aujourd'hui au panthéon du soccer pour sa contribution à ce sport, mais son histoire tragique a laissé une empreinte dans le monde du soccer. Il faudra attendre deux décennies



Anastasia Kulinich | Le Délit

pour qu'un autre joueur en activité ait le courage de faire son *coming-out* publiquement.

« Les joueurs qui voudraient faire leurs coming-out ne seraient pas réellement soutenus par ces institutions »

Évolutions et déceptions

Cette histoire remonte aux années 90'. Depuis, la société dans son ensemble a largement évolué sur la question de l'homosexualité. On pourrait donc penser que le monde du soccer a lui aussi évolué. Plusieurs campagnes contre l'homophobie ont été mises en place dans différentes ligues professionnelles. La Ligue de football professionnel (LFP) française a lancé une campagne qui implique, entre autres, la présence d'un badge distinctif aux couleurs de l'arc-en-ciel et des messages de sensibilisation dans les stades et à la télévision. En Angleterre, la Ligue anglaise de football (EFL) a fait de même avec notamment un ballon aux couleurs de l'arc-en-ciel et des dons à l'association *Football v Homophobia*. Cependant, ces actions principalement symboliques ont reçu des retours assez mitigés, avec le refus de certains

joueurs de participer évoquant des croyances personnelles ou religieuses. La LFP a d'ailleurs abandonné cette initiative contre

l'homophobie, préférant réunir les luttes contre toutes les différentes formes de discrimination en une même campagne.

Si les grandes institutions du football tentent de montrer un visage uni contre l'homophobie, certaines de leurs décisions peuvent sembler assez contradictoires avec ce discours. On peut notamment évoquer l'attribution de la Coupe du Monde 2022 au Qatar, un pays où l'homosexualité est illégale. Ce genre de décision peut entretenir l'idée que les joueurs qui voudraient faire leurs *coming-out* ne seraient pas réellement soutenus par ces institutions.

Si le milieu du soccer masculin semble assez peu accueillant pour les joueurs homosexuels, comment se fait-il que le football féminin soit, lui, beaucoup plus ouvert sur ce sujet? En effet, la Coupe du monde de 2023

comptait 96 athlètes ouvertement LGBTQ+, dont des stars mondiales, comme Megan Rapinoe ou Vivianne Miedema. Cette différence peut notamment être expliquée par le fait que les joueuses, en pratiquant un sport traditionnellement associé à la masculinité, vont déjà à l'encontre de certaines normes de genre. Il est ainsi moins difficile de briser d'autres normes en se revendiquant LGBTQ+. ☹

Sixtine Nicolaÿ
Éditrice Coin Queer

Sommes-nous ingrats?

Les étudiants doivent-ils quelque chose à leurs parents?

Il est des étudiants qui attendent avec hâte de rentrer chez eux après une année épuisante de travail, d'activités et d'interactions sociales. Tant mieux pour eux. D'autres n'ont aucune appréhension vis-à-vis de ce retour, mais ne décomptent pas forcément les minutes jusqu'à ce moment-là. Mais il y a aussi des étudiants qui n'ont pas envie de rentrer passer quatre mois chez eux, de retourner vivre avec leurs parents, frères,

contrecœur. Ayant moi-même vécu dans cette situation, je me suis observée, de mauvaise humeur, rechignant à aider ou à faire une quelconque be-

« Une éducation qui va servir à s'émanciper, à évoluer, à être artisan de sa vie, [à] se construire soi-même »

sogne dont je m'étais enfin affranchie cette année. Alors, immédiatement, je me suis sentie ingrate. Ingrate, car l'année in-

coût financier. Alors, pourquoi les études devraient-elles être traitées différemment de l'alimentation, qui constitue la première

fonction parentale? Le devoir d'éduquer son enfant est aussi fondamental que celui de le nourrir. Et c'est normal, nous ne leur

parents signifie probablement que l'on a une gêne face à l'argent, et il faut s'en détacher, car il ne garantit rien la réussite ou le bonheur. L'argent est un moyen, non pas une fin. La fin, soit l'objectif, c'est que nous soyons instruits et cultivés, et que nous puissions penser par nous-mêmes. Le moyen, cela peut être des études un peu coûteuses. Nous ne sommes donc pas dans la nécessité d'une reconnaissance matérielle, il n'est cependant pas étonnant que l'on puisse penser

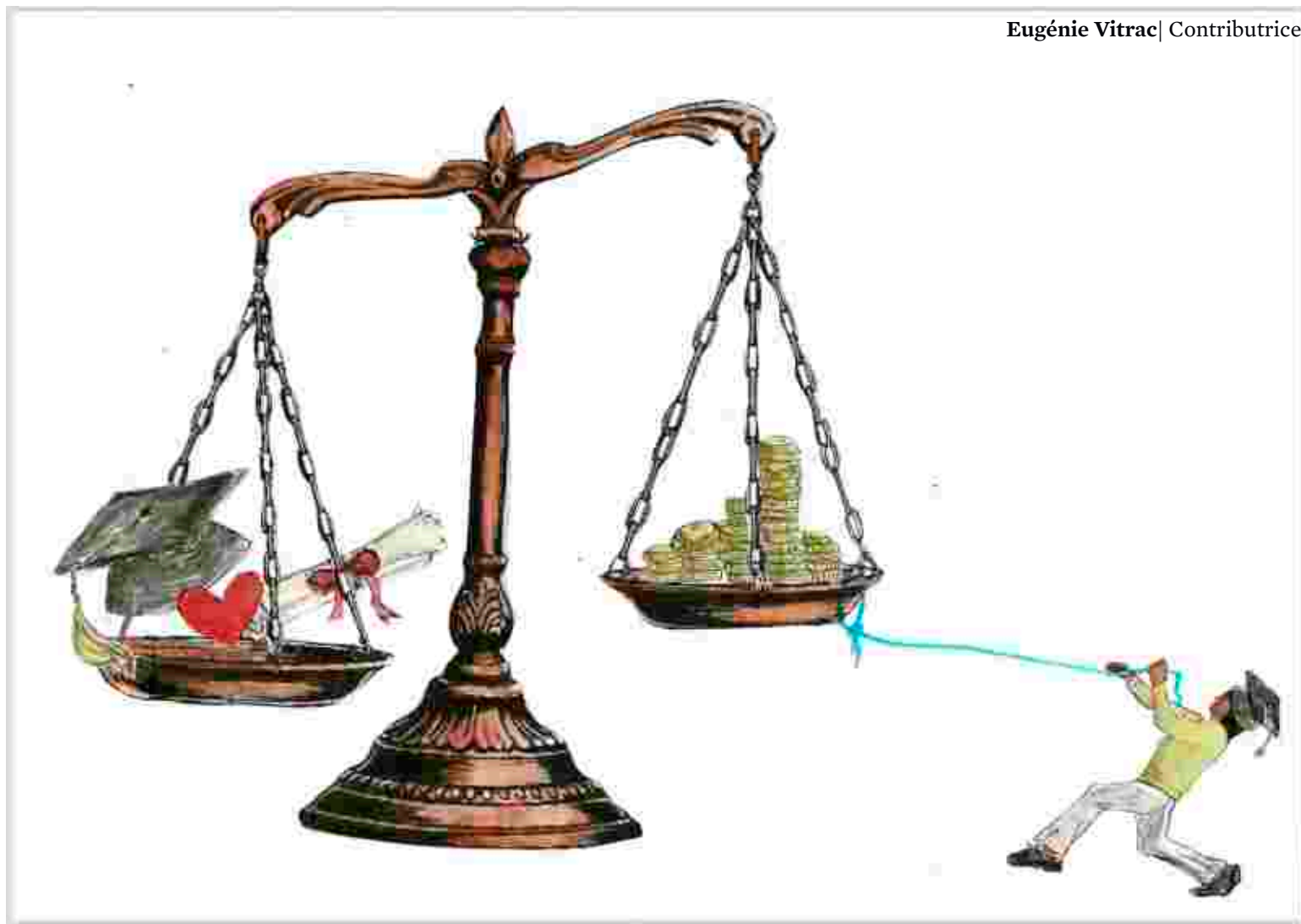
rapport au monde, mais au début, son monde, c'est sa famille, les gens qu'il fréquente tous les jours, et cela va l'influencer grandement. Alors, il croit devoir suivre un certain chemin que sa famille, qui est son premier groupe d'appartenance, aurait dessiné pour lui. Généralement, selon les mœurs et les coutumes spécifiques à chacune, il doit *ressembler* à celle-ci, l'enfant devenant le désir des parents. Mais une bonne éducation nous amène à être capables de nous distinguer et de ne pas nous conformer à ce que notre famille voulait faire de nous. Une éducation qui va servir à s'émanciper, à évoluer, à se prendre en main, à être artisan de sa vie; avec bien sûr des difficultés, des vicissitudes, des joies et des peines. Mais une éducation pour se construire soi-même.

Nous ne sommes donc pas produits par nos parents, mais nous nous construisons nous-mêmes. Nous sommes certes le fruit de leur copulation, et nous héritons de leurs traits génétiques, mais notre vie est la nôtre, pas la leur. Ils ont joué un rôle essentiel pour commencer notre vie, mais progressivement, nous sommes devenus des êtres réfléchissants et autonomes, en pleine capacité de construire nous-mêmes notre destin.

Alors, en mai, après avoir passé une année libérée des contraintes familiales, nous, les étudiants affranchis, ne voulions plus rentrer chez nous. On s'était émancipés de notre famille : *On avait enfin commencé à sentir qu'on appartenait à nous-mêmes*. Jean Piaget, un biologiste et psychologue suisse, expliquait qu'un enfant n'est, ni un être inné, ni un être influençable, mais quelqu'un qui va se construire et progressivement dans le rapport aux autres et notamment dans la confrontation, dont celle avec ses parents.

Alors, cette croyance trompeuse, dans laquelle un enfant pense devoir quoi que ce soit à ses parents, est inexacte. Nous devons nous convaincre que nous n'appartenons qu'à nous-mêmes. Mon grand-père disait souvent « Je ne suis pas dans la croyance, je suis dans la conviction »

Eugénie Vitrac | Contributrice



sœurs, dans la routine qu'ils cherchaient tant à quitter.

Plusieurs personnes de mon entourage, principalement les étudiants internationaux, redoutent la fin de l'année scolaire et le retour à la maison. Après avoir passé plus de huit mois loin de leurs parents et avoir découvert un nouveau monde, de nouvelles personnes, une nouvelle culture, et s'être enfin émancipés de leur famille, il peut sembler ennuyeux de rentrer. Comme si l'on *régressait* sur l'échelle de l'indépendance, que l'on revenait en arrière à un état plus familial, inférieur à celui dans lequel on avait évolué.

Et, une fois rentrés chez nous, on redécouvre notre chambre, les dynamiques familiales, les tâches quotidiennes... et on a tendance à les faire à

croyable que je venais de passer, je pensais la leur devoir, presque la leur rembourser.

Rembourser ses parents

Je me suis donc demandé si nous, *les enfants*, devons quelque chose à nos parents. Pour beaucoup d'entre nous, c'est tout de même grâce à eux que nous sommes ici. La question économique de nos études, celle qui nous tracasse tant et nous fait ressentir le devoir de rembourser nos parents est un délire économique, elle n'a rien à voir avec l'objectif primordial universitaire qu'est l'apprentissage. Devons-nous être reconnaissants envers nos parents de nous avoir nourris? Car élever un enfant représente un

devons rien de cela. Cependant, au Québec, à la suite de l'école obligatoire jusqu'à ses 16 ans, il est commun que les parents considèrent que l'enfant doit payer son éducation, grâce à un travail extrascolaire. Déjà considéré adulte, il serait de sa responsabilité de s'éduquer soi-même. Mais laisser à ses enfants la charge de s'autofinancer me semble plutôt inconscient et déraisonnable de la part des parents. L'éducation est le moyen maître de l'élévation de la conscience. Elle ne doit pas imposer une charge à l'enfant. Nous ne la devons pas à nos parents. Nous n'avons pas demandé à venir sur Terre. Le seul devoir qu'exige le rapport parent-enfant, c'est le respect et l'amour partagé.

Ressentir le devoir de rembourser ses

cela, car l'échange marchand est désormais au cœur des transactions sociales de la société. Je suis étudiante à McGill, et j'ai pu choisir l'institution

« On avait enfin commencé à sentir qu'on appartenait à nous-mêmes »

dans laquelle j'ai décidé d'étudier, cela, je le reconnais. Mais il y a eu un contrat marchand sur lequel je n'ai pas eu de pouvoir, car ce n'est pas moi qui l'ai payé. Donc je le *devrais* à mes parents.

Appartenir à soi-même

Finalement, ce n'est pas que l'enfant ne doit rien à ses parents, mais plutôt, qu'il *n'appartient qu'à lui-même*. Il va se construire dans son

celle qu'on étaye par des lectures, des réflexions, et surtout par les études que l'on va suivre. Celle que nous ne devons pas à nos parents, si ce n'est en leur accordant une grande reconnaissance. ○

Juliette Aviat
Éditrice Opinion

Questionner la réforme électorale au Québec

La recherche d'un système plus représentatif.

L'arrivée des élections provinciales replace la question de la réforme électorale au centre du débat québécois. Elle rappelle l'importance d'une démocratie saine, dont la transparence estompe les dérobades administratives de plusieurs élus.

Le Québec fonctionne sur le mode de scrutin uninominal à un tour, fixé par l'acte constitutionnel de 1791 : le corps

Félix Fournier | Le Délit



DÉCODAGE

Les jeunes investisseurs : capitalistes malgré eux ?

Stress financier et promesse de prendre sa place, que donne vraiment une action?

Deux étudiants, même bibliothèque. L'un vérifie son portefeuille six fois par jour; l'autre n'a jamais ouvert de compte et se répète qu'il devrait s'y mettre. Ni l'un ni l'autre n'a l'esprit tranquille. Le même adage les inquiète : investir, c'est prendre sa place dans l'économie.

Prendre sa place, est-ce devenir capitaliste ? Le terme « *capitaliste* » porte plusieurs sens. Deux comptent ici. Pour le Larousse, c'est celui qui « *fournit des fonds* », qui met l'argent. Le Trésor de la langue française en donne un second : celui qui « *possède les moyens de production et en contrôle l'emploi* », c'est-à-dire la production et les conditions de son emploi.

L'actionnaire ne décide pas de l'usage des fonds. Il choisit les décisionnaires. Chaque printemps, les actionnaires d'une entreprise sont appelés à élire son conseil d'administration, le petit groupe qui nomme le président-directeur général (PDG) et qui peut le renvoyer. On n'y vote pas par personne, mais par action : dix actions donnent dix voix, un million d'actions en donnent un million. Celui qui en a dix ne pèse rien. S'il y a neuf places au conseil, l'entreprise présente neuf noms, choisis par le conseil en place. On peut les approuver ou s'abstenir, mais pas voter pour quelqu'un d'autre. Alors on ne vote pas : en 2025, les pe-

électoral ne vote qu'une fois, et ce, pour un seul candidat par circonscription. Cependant, ce système n'a pas pour autant subsisté sans contestation.

La première remise en question de ce système à l'Assemblée Nationale est une résolution déposée en 1922. Les résultats électoraux du PQ en 1970 mettent en lumière les failles de ce

système : il gagne sept sièges sur 108 pour 23% des voix.

En 1979, Robert Burns, ministre d'État à la réforme électorale et parlementaire, propose trois alternatives : une représentation proportionnelle régionale par liste, et deux systèmes mixtes. S'affrontent alors deux visions au PQ qui forment l'acmé du débat encore aujourd'hui : le système majoritaire uni-

nominal à un tour est synonyme pour certains d'un gouvernement stable et efficace, alors que d'autres soutiennent la proportionnalité comme porte-étendard d'une démocratie représentative.

Des initiatives de réformes sont lancées en 2003 sous les libéraux de Charrest puis en 2019 sous les caquistes de Legault, mais échouent, faute de consensus et d'intellectuels.

Cette suite de déceptions laisse un sentiment d'impuissance à l'électorat québécois. À défaut d'un consensus, il faut trouver des alternatives. C'est ce qu'ont fait Holdum et Klausen dans un article publié en 2026, dans lequel ils proposent un théorème d'impossibilité d'un système électoral à deux tours, comme celui utilisé au Danemark, puis concluent un système supposément mathématiquement viable.

Les élections danoises de 2022 ont révélé une faille dans le système en place : une différence d'un siège entre le vote populaire et proportionnel a été observée. Pour notre système québécois, ça n'est rien, mais beaucoup y voient la nécessité d'une amélioration.

Il s'agit d'une conséquence directe du théorème d'impossibilité : un système électoral ne peut satisfaire à la fois le principe de régionalité, une proportionnalité garantie, et une taille de parlement fixe : le nombre de sièges compensatoires requis pour assurer

une proportionnalité augmente avec le nombre de partis. Un compromis doit donc être fait : conserver deux critères affaiblit le dernier.

D'abord, le nombre de sièges de chaque parti devrait être octroyé selon une répartition à proportionnalité faible : le nombre total de bulletins valides divisé par le nombre de circonscriptions. Ensuite, diviser le nombre de votes pour chaque parti par ce quota pour donner un nombre fractionnaire. La proportionnalité faible fait abstraction de ce reste et le nombre de sièges octroyés ne correspond qu'au nombre entier.

Un classement régional est ensuite construit avec la méthode de répartition de votre choix. Ce système garantit une proportionnalité ainsi qu'une taille de parlement fixe, mais pas le critère de régionalité; un candidat pourrait gagner dans sa circonscription mais perdre son siège si le quota de son parti était déjà atteint.

Une réforme du mode de scrutin ne garantit pas un système électoral parfait : ce système n'existe pas. Cependant il garantit une représentativité, favorise les coalitions, et donne une voix au plus grand nombre, des caractéristiques clés d'une démocratie saine et fiable. ☹

Grégoire-Hubert Ducas
Contributeur

tits actionnaires américains n'ont utilisé que 28 % de leurs voix. Le droit de vote existe. Il ne permet pas de changer qui décide.

mis l'argent : le vote revient à la société qui gère le fonds. Trois dominent ce marché : BlackRock, Vanguard et State Street. Elles réunissent à elles trois un

Vanguard y vote. Les juristes Bebchuk et Hirst ont compté : en 2019, ces votes étaient l'affaire de 21 personnes. Pour décider comment voter, il faut évaluer l'entreprise : des centaines de pages par an, écrivent-ils. Les auteurs concluent que ces entreprises ne reçoivent qu'une attention « limitée et superficielle ». D'autres juristes leur objectent que l'influence se joue ailleurs, dans des échanges privés avec les entreprises.

Une place fabriquée

Cette impuissance du petit actionnaire trouve sa genèse dans les années 1920. La société AT&T distribue ses actions à ses employés et à ses clients au nom d'une « *démocratie des actionnaires (tdlr)* ». L'historienne Julia Ott a retrouvé dans leurs archives le motif de cette initiative : décourager les syndicats et écarter l'idée que l'État les nationalise. Plus les actionnaires sont nombreux et petits, moins l'un d'eux peut contester la direction. Le petit actionnaire sans influence n'était pas un raté du système, mais plutôt son produit. C'était le résultat recherché.

Cette place a un prix, des deux côtés. 79 % des jeunes Canadiens déclarent ressentir de l'anxiété liée à leurs finances. Ceux qui investissent perdent souvent à force d'agir : Barber et Odean l'ont démontré dès 2000 que

les petits investisseurs perdent moins par mauvais choix que par excès de transactions. Ceux qui s'abstiennent regardent l'écart se creuser : un dollar placé en actions américaines en 1900 en valait 107 409 fin 2024, contre 67 laissés à l'épargne. Le coût n'est pas le même pour les deux étudiants. L'inquiétude l'est.

Ne suffit-il pas de choisir de « *bonnes entreprises* ? » 72 % des moins de 35 ans disent tenir compte des impacts environnementaux et sociaux de leurs placements. Mais les deux conseils qu'on leur donne se contredisent : acheter un fonds indiciel diversifié, et choisir des entreprises responsables. Mais un fonds indiciel prend tout, sans rien écarter : dans le S&P 500, la liste des 500 plus grandes entreprises américaines, on y trouve des pétrolières et des solaires. Choisir ce qu'on finance reste choisir ce qu'on détient, pas ce qui s'y décide.

Une action donne droit à une part des bénéfices. Le juriste Berle et l'économiste Means le disaient déjà en 1932 : l'actionnaire « *a échangé le contrôle contre la liquidité (tdlr)* ». Le droit de partir, jamais celui de décider. Reste à savoir si cela s'appelle prendre sa place. ☹

Joséphine Miton
Contributeur



Catvy Tran | Le Délit

Encore faut-il détenir l'action. La plupart des jeunes achètent un fonds indiciel, un paquet d'actions des plus grandes entreprises. Ces actions appartiennent au fonds, pas à celui qui a

quart des voix dans les plus grandes entreprises américaines. Vanguard détient des actions dans 13 225 entreprises à travers le monde. Chaque année, chacune fait élire son conseil, et

La musique en concert trop chère!

L'opportunité de soutenir la scène locale montréalaise.

Fans invétérés ou simples amateurs de musique *live*, la critique est unanime : tous expriment leurs frustrations face à des prix qui ont explosé ces trente dernières années, et particulièrement depuis la pandémie. Un rapport de 2025 de Goldman Sachs révèle que le prix d'un billet de concert coûte en moyenne 136\$ en 2024, contre 91\$ en 2019, soit une augmentation de 50 % en à peine cinq ans.

La musique *live*, autrefois si abordable, s'est transformée en un luxe que seuls les mieux lotis ou les plus chanceux peuvent s'offrir, laissant des milliers de fans dans l'impossibilité d'y assister.

Ticketmaster, dans la ligne de mire des spectateurs.

À la suite d'une action transpartisanne en avril 2026, Live Nation, maison mère de Ticketmaster, a été reconnue coupable de monopole illégal sur les marchés de l'organisation de spectacles et de la billetterie. 80 % : c'est la part de marché qu'elle contrôle aux États-Unis. Situation dont elle tire avantage pour étouffer la compétition et imposer sa propre plateforme de vente aux salles de concert.

À chaque nouvelle annonce de tournée, Ticketmaster en prend pour son grade. Du fait de son monopole, les acheteurs mélomanes passent quasi systématiquement par la plateforme pour obtenir leur billet de concert - et l'expérience est souvent chaotique. Amaya M., étudiante en science politique et en histoire à McGill, raconte la sienne auprès de la billetterie : « *Les prix sont non seulement exorbitants, mais les chances d'obtenir des billets pour de grands concerts sont minces. Les temps d'attente imposés par Ticketmaster sont vraiment dingues. Ma sœur est fan de Sabrina Carpenter, et, l'année dernière, les quatre membres de ma famille s'y sont mis pour lui acheter des tickets, mais aucun d'entre nous n'a pu accéder à l'écran "acheter des billets" (tldr).* »

L'inaccessibilité des prix, elle l'attribue notamment à des standards élevés qui font désormais dans le grand spectacle : « *Les concerts sont de moins en moins axés sur la musique en elle-même, mais plutôt sur les tenues, les chorégraphies, les effets spéciaux, etc. Je pense que c'est en quelque sorte ce qu'on attend aujourd'hui des grands artistes, vu les sommes que les spectateurs dépensent. Je ne pense pas qu'ils aient envie de déboursier entre 300 et 1000 dollars au plus, pour un concert qui reste statique et où l'artiste donne l'impression de ne pas prendre plaisir à se produire (tldr)* »

L'inaccessibilité des prix dont parle Amaya, c'est aussi le résultat de l'emploi du modèle du *dynamic pricing* ou tarification dynamique, lequel ajuste le prix des tickets en fonction de la demande. Plus un artiste est populaire, plus la demande sera accrue et



Félix Fournier | Le Délit

plus les prix des tickets exploseront. C'est un modèle qui permet aux artistes d'augmenter significativement leurs revenus, mais qui prive aussi de nombreux fans de l'opportunité d'assister à ces concerts. Raison pour laquelle certains artistes font tout simplement le choix de le retirer. En effet, comme Live Nation l'a souligné devant le tribunal, ce sont les artistes qui ont le dernier mot sur l'utilisation - ou non - de ce modèle.

Un contexte économique défavorable.

Le mécontentement vis-à-vis de la plateforme est légitime. Cela dit, Ticketmaster ne constitue que la partie visible de l'iceberg, le symptôme d'une économie qui transforme profondément le monde du spectacle : le coût de la vie en hausse provoque le désengagement des spectateurs, met en difficulté les artistes, mais aussi les organisateurs d'événements... Live Nation, comme toute bonne entreprise capitaliste qui se respecte se trouve bien avantagée par un climat économique qui permet d'engranger toujours plus de profits.

Avec l'essor du streaming et le déclin des disques et vinyles, autrefois principale source de rémunération des artistes, ces derniers se tournent vers la musique *live* pour générer l'essentiel de leur revenu. Enfin, c'est surtout pertinent pour les grands noms qui remplissent sans peine les stades. Pour les indépendants, ceux

qui cherchent encore à se construire un public solide et fidèle, la tournée représente plutôt une perte d'argent.

Dans un article publié sur leur compte Substack, le groupe britannique Los Campesinos! détaille, dans une volonté de transparence, ce que représente le coût d'une tournée indépendante en 2024. Pour une petite dizaine de dates en Amérique du Nord (affichant toutes complet à l'exception de Boston), le groupe, qui facture la majorité de ses billets à 27,50 USD (20,25£) par souci d'accessibilité, a pu générer 99 738£ à l'issue de sa tournée. En déduisant de cette belle petite somme la rémunération des membres du personnel, les dépenses associées aux déplacements et à l'hébergement, sans compter les frais de location des salles de concert et le coût de production, le groupe arrive dans le rouge à -2,089.90£. Finalement, c'est la vente de leurs produits dérivés qui les maintient à flot, et c'est le cas de la majorité des petits artistes.

Ça en devient presque redondant, tant on place toujours le problème au même endroit : tout coûte trop cher, plus rien n'est abordable, et c'est précisément ce qui est pointé du doigt lorsque les plus pessimistes ou les nostalgiques déplorent une scène musicale et locale qui se meurt.

En 1975, il suffisait de déboursier quelque 8\$ pour avoir la chance d'assister au concert des Rolling Stones à

Toronto. Et si le prix des billets était strictement indexé à l'inflation, il coûterait aujourd'hui environ 50\$ au spectateur. On est loin de la moyenne de 136\$ par billet mentionnée plus tôt. Mais comme l'illustre si justement le détail des comptes de Los Campesinos!, la plupart des artistes indé restent même bien au-dessous de cette estimation.

Profitez de la scène musicale montréalaise!

Ce qui motive Los Campesinos!, c'est la volonté de faire vivre la musique live, non le souci de générer du profit. Beaucoup d'artistes en représentation dans de petites salles de spectacle sont d'abord mus par des considérations créatives : aucune raison, donc, de dresser des barrières financières si élevées pour les amoureux de la musique. Souvent qualifiée, et à juste titre, de ville culturelle vibrante, Montréal jouit non seulement d'une scène musicale extrêmement riche, mais surtout abordable. Et les adresses et talents ne manquent pas!

Hopey F., étudiante à McGill, est aussi musicienne sur son temps libre : « *La musique a toujours fait partie de mon quotidien depuis petite. Je joue beaucoup de musique indie acoustique, mais aussi des morceaux rétro des années 70 et 80, ainsi que de la musique pop.* » Elle se produit régulièrement à l'occasion d'*open mics* avec son amie Sarita :

« Il y a plein de lieux qui ouvrent leurs scènes à toutes sortes de musiciens. Mon préféré, c'est l'open mic du parc Jeanne-Mance : l'ambiance y est super décontractée et estivale. On s'est aussi produits à l'open mic queer du Co-op Bar à Milton, ainsi qu'à la jam-session du Brutopia Bar! » À propos de la culture des *open mics*, elle ajoute : « J'aime beaucoup l'ambiance des soirées *open mic* : tout le monde est toujours très bienveillant et on a l'occasion de découvrir différents genres musicaux... rock, pop, acoustique, expérimental... Une fois, un type a apporté des verres à vin et des objets divers pour créer de la musique d'ambiance. Au parc Jeanne-Mance, le public a en quelque sorte formé une communauté, parce que ça a lieu toutes les semaines. »

Se trouver une communauté dans une ambiance plus intimiste, ne pas vider la totalité de son porte-monnaie en l'espace d'une soirée : peut-être que la bonne alternative, c'est de se tourner vers les bars de jazz et les petites salles de concert à Montréal. Cela vous coûtera sans aucun doute moins cher que ce que vous facturent Sabrina Carpenter ou Bruce Springsteen. Puis, supporter les artistes indépendants, ça n'a pas de prix. ☺

Dalia Djazouli
Éditrice c Enquête

Manger les riches, c'est bon pour la culture

Le privilège économique de la culture.

Votre interlocuteur, fort éloquent, vient d'évoquer un opéra dont vous n'avez jamais entendu parler. Vous cherchez frénétiquement dans chaque recoin de votre esprit une parcelle de connaissance sur le sujet, mais sans succès... Force est d'admettre : vous êtes complètement largué et vous vous sentez un peu stupide.

Être cultivé est une quête perpétuelle. Entre les innombrables nouveautés et les classiques d'antan, il y a toujours de quoi se sentir un peu en retard. La culture est vaste et diverge en tant de branches qu'il est impossible de toujours tout savoir sur tous les

dispendieuses avec des prix qui s'élèvent rapidement : les billets les moins chers pour le prochain spectacle de l'Opéra de Montréal coûtent la somme faramineuse de 220\$.

Bien sûr, il existe certains moyens d'avoir accès à des œuvres culturelles sans déboursier une fortune : les cinémas en plein air, les bibliothèques et les enregistrements sur des plateformes comme YouTube permettent de faire l'expérience de bijoux culturels gratuitement. Or, il s'agit rarement d'une option réaliste pour être au fait des œuvres les plus récentes : L'Odyssée de Christopher Nolan ne sera pas diffusée en ciné-parc de sitôt.

mais qui doivent constamment choisir entre la multitude de créations qui s'offre à eux ? Cet enjeu en dit long sur ce que devient l'industrie culturelle : est-elle là pour le peuple ou est-elle un énième outil de profit pour les élites ?

Un élitisme pernicieux

Pourquoi est-ce plus distingué d'assister à l'opéra *Carmen* que d'aller voir un spectacle d'humour de Charles Brunet ? Notamment parce que l'un est plus cher que l'autre.

Nous avons tendance à ériger un véritable culte autour des œuvres culturelles les plus inaccessibles. Si



Félix Fournier | Le Délit

« La “grande” culture est ainsi une empreinte d'élitisme, du privilège d'y avoir accès et de la comprendre, une culture que l'on garde jalousement dans son cercle restreint »

sujets, même si la réponse à la plupart de nos questions ne demande qu'une recherche Google (ou, Dieu nous en préserve, une requête à ChatGPT).

En 2026, la culture est désormais au bout de nos doigts... ou l'est-elle vraiment ? Nous avons accès à plus de ressources que jamais auparavant, mais nous berçons-nous d'illusions en croyant que toute forme de culture nous est accessible de façon illimitée ?

Crache le cash

Dans la vie, rien n'est gratuit, pas même la culture. Si les façons d'avoir accès à cette dernière sont de plus en plus variées, cela ne les rend pas nécessairement plus accessibles. Une sortie au cinéma n'est pas des plus abordables. L'alternative plus économique, soit les plateformes de diffusion en continu, demande un abonnement qui finit par coûter cher à la fin de l'année. Que les clubs vidéos où l'on pouvait jadis emprunter trois films pour la modique somme de 10\$ reposent en paix.

Le même scénario se répète avec la musique : rares sont les billets de concert pour des artistes connus qui se vendent à moins de quelques centaines de dollars. La littérature ne donne pas sa place non plus : pour rester à jour avec les nouvelles sorties, une centaine de dollars par mois n'est pas déraisonnable.

Et il ne faudrait surtout pas oublier les arts de la scène. Le théâtre, le ballet et l'opéra sont certainement parmi les sorties culturelles les plus

Il faut se rendre à l'évidence : la culture et ses modes de diffusion creusent un fossé au sein de la société. Et même si les alternatives sont remplies de bonne volonté, elles ne peuvent pas totalement combler ce vide.

Rassembler pour mieux diviser

À l'occasion de la sortie du film *Barbie*, je me souviens encore de la tristesse qui flottait dans l'air lors du monologue d'America Ferrera sur les difficultés d'être une femme.

Je chérirai toujours mon premier souvenir du porté final du Grand pas de deux de *Casse-Noisette* et de l'atmosphère presque religieuse qui régnait dans la salle.

La culture est censée être un outil de rassemblement qui unit les humains autour d'émotions et d'intérêts communs, une source de connexion à travers tant d'éléments qui polarisent. Et pourtant, nous sommes divisés dans sa diffusion. Bien que les nobles tentatives de favoriser l'accès à la culture soient nombreuses, il s'agit d'une goutte d'eau dans l'océan d'iniquité. Ceux qui n'ont pas les moyens de se procurer des billets pour les sorties culturelles les plus prisées sont souvent condamnés à s'en priver.

Tout le monde désire contourner, d'une façon ou d'une autre, le capitalisme endémique de notre société. Rares sont les gens qui ont un budget illimité : bien souvent, le commun des mortels cherche des fragments de culture gratuitement ou à faible coût. Et que dire de ceux qui pourraient en avoir les moyens,

Guerre et paix est un brin inaccessible de par l'ensemble des connaissances que sa lecture nécessite, *Carmen* l'est tout autant en exigeant une certaine aisance économique. La société est donc divisée par ces grands classiques de la culture et la distinction est faite entre ceux qui y ont accès et ceux qui doivent s'en passer.

Les œuvres culturelles accessibles à tous sont rarement anoblies de la même façon. Ne sont jugées méritantes que les œuvres qui créent un club sélect de ses admirateurs. La « grande » culture est ainsi une empreinte d'élitisme, du privilège d'y avoir accès et de la comprendre, une culture que l'on garde jalousement dans son cercle restreint, de peur d'être moins incroyable si un être commun venait à en connaître autant que nous. Il ne faudrait surtout pas que l'élite que l'on bâtit si consciencieusement se sente menacée.

Une culture sous bâillon

Pour créer une élite culturelle solide, il faut bien sûr jouer avec son financement. Les gouvernements canadien et québécois se targuent d'offrir un soutien financier à la scène culturelle. Or, obtenir du financement dans le domaine des arts relève du miracle : tout juste s'il ne faut pas scander des incantations tout en sacrifiant son premier né. Les démarches interminables sont doublées de coupes budgétaires régulières, car, après tout, qui a besoin des arts ?

La question de l'investissement continue de se poser chaque année

et les artistes sont constamment sur le bout de leur chaise : est-ce aujourd'hui qu'on sacrifiera leur profession pour davantage de rendement et revenus ?

Personne n'a la réponse à cette question, pas même notre gouvernement : le ministère de l'Éducation du Québec proposait dans son budget de mars 2026 des coupes dans les sorties scolaires et le pro-

cidé de conserver le budget pour ces programmes, mais les raisons initiales de ce retrait planifié demeurent inconnues du public.

Avons-nous réellement besoin d'une raison ? À la moindre nécessité de coupes budgétaires, la culture est toujours l'agneau sacrificiel. L'élitisme de la culture nous pousse à croire que nous n'avons pas besoin de programmes spéciaux pour la pro-

« Il faut se rendre à l'évidence : la culture et ses modes de diffusion creusent un fossé au sein de la société »

gramme « La culture à l'école ». Ce programme, mis en place par le gouvernement Legault lui-même, permettait à des artistes de se rendre en classe pour diffuser la culture à travers l'éducation des jeunes. Un programme qui, sans aucun doute, a aidé à diversifier les horizons culturels de plusieurs élèves. Face aux nombreuses manifestations de colère et de déception, le ministère a dé-

mouvoir. Il ne nous reste plus qu'à nous en remettre aux nobles têtes pensantes qui nous feront la grâce de nous dire quelles formes de cultures sont dignes de notre temps. ☹

Rose Langlois
Éditrice Culture

Partir ou rester : que doit-on faire devant un mur?

Une causerie avec Christian Guay-Poliquin autour de son roman *Le mur*.

Lundi 24 août, la librairie Monnet a eu le plaisir d'accueillir en salle Christian Guay-Poliquin dans le cadre d'une causerie autour de son récent roman, *Le mur*. Cinq ans après sa dernière publication, *Les ombres filantes*, l'auteur revient avec son quatrième ouvrage. En deux semaines, *Le mur* figure déjà au troisième rang des meilleures ventes sur le site *leslibrairies.ca*. Tout en gardant la même couleur de fond apocalyptique caractéristique de ses œuvres précédentes, le roman nous plonge cette fois-ci dans un monde « post-politique » décalé, où tout fonctionne encore... à la surface. Animée par Amélie Boivin Handfield, la discussion plonge le public entre les lignes et derrière les pages du roman, invitant le lecteur à voir le « mur » d'un regard neuf.

Terrain et plans

En 1961, le Parti socialiste unifié d'Allemagne multiplie les obstacles à la frontière, séparant le pays en deux. Dans l'Ouest, cette bande frontalière est surnommée

en deux blocs. Ce n'est cependant pas un calque parfait du fameux mur de Berlin. « Je me suis permis de reprendre, ou du moins, de réactualiser certaines de ces tentatives de traversée », admet l'auteur, « [mais] dans mon roman, je ne voulais pas représenter un mur qui cadre avec tout l'imaginaire qu'on a du mur de Berlin ». Pour lui, toute traversée ne devrait pas être teintée d'espoirs politico-socio-économiques. Elle devrait être motivée par des raisons strictement personnelles, pour une relation, une retrouvaille, ou simplement le désir de changer d'air. En bref, un choix pour soi.

Ce recentrage sur l'individu se reflète dans la structure sociale du roman. Dans ce monde, le pouvoir n'est pas centralisé ni organisé : il n'y a plus de gouvernements. Tout fonctionne par agence ; c'est l'apogée des industries privées. Et le récit suit la protagoniste, Héléna, une femme dans la cinquantaine qui, justement, travaille pour une agence de rénovation dans la ville où se trouve le mur. Un jour, alors

« Cette rencontre fissure son quotidien : l'idée de traverser elle-même le mur s'impose à elle. Un dilemme naît alors – partir, ou rester »

la « zone de la mort » en raison du nombre considérable de personnes qui y ont perdu la vie en tentant de fuir. Dans le roman de Guay-Poliquin, un mur s'impose d'une manière similaire et divise son monde

qu'elle cherche la boîte électrique dans un sous-sol, elle tombe sur un groupe de tunneliers qui creusent clandestinement leur chemin vers « l'autre côté ». Cette rencontre fissure son quotidien : l'idée de tra-

Jiayuan Cao | Le Délit



Jiayuan Cao | Le Délit

verser elle-même le mur s'impose à elle. Un dilemme naît alors – partir, ou rester.

Champs de construction

« À ceux et celles qui m'ont appris à me servir de mes mains. » Voici la dédicace sur laquelle s'ouvre *Le mur*. Depuis l'adolescence, Christian Guay-Poliquin est un grand travailleur manuel. Au fil des années, c'est devenu une partie indissociable de sa vie, expliquant notamment la mise en lumière des travailleurs et travailleuses dans ses œuvres. « Ça m'a permis de gagner ma vie, de faire des rencontres », nous confie-t-il, « et ça m'a permis d'apprendre à réfléchir ». Pour lui, le travail des mains incite à l'action, développe la capacité à résoudre des problèmes et forge une manière d'aborder le réel.

« Au début, il y a un espace à combler entre le plafond et le plancher », explique-t-il. « Il y a l'idée générale qui se fait, après ça on prend les mesures, on coupe les pièces, on assemble, on réajuste. Il y a tout le temps des erreurs. C'est un peu la même chose avec un roman, de voir là où on veut aller. » Dans le processus de création, il y a ce même espace à combler dans notre imaginaire, souvent suivi d'un processus de recherche acharné avant même de commencer la rédaction. Pour ce faire, Christian Guay-Poliquin partage qu'il fait beaucoup d'entrevues. Si la fiction permet à l'écrivain de parler sous différents chapeaux, encore faut-il que les lecteurs croient aux « chapeaux ». Cette étape a été particulièrement importante dans la conception du personnage d'Héléna, autant pour l'entreprise que représentent les travaux manuels que pour les réalités que vit une femme de cinquante ans.

D'autre part, Guay-Poliquin reconnaît que son style d'écriture donne peu d'accès à son personnage. « Je voulais toujours que ça passe par des actions, des réactions à certaines situations », affirme-t-il, « ces témoignages-là

m'ont aidé à construire, non pas la psychologie, mais le filon d'actions de mon personnage ». Le fait de priver le lecteur de l'intériorité de la protagoniste rend cette « construction » encore plus exigeante. Le succès d'un tel personnage nécessite une vraisemblance qui interdit au lecteur de questionner son identité. Elle est là, c'est une travailleuse en rénovation dans la cinquantaine, et peu importe les motifs derrière ses actions, c'est Héléna.

Inspection finale

Tout comme le lectorat ne questionne pas la vraisemblance du personnage d'Héléna, les habitants de la ville dans *Le mur* ne semblent jamais questionner l'existence du mur frontalier. Pour reprendre les mots de l'auteur, « le mur existe comme une falaise existe. Et les gardes-frontières, des secouristes dans un parc national ». Pourquoi sont-ils là? Parce qu'un mur est un mur, et

qu'elles ont toujours été là? En tant que lecteurs, nous sommes intrigués par ce mur imposant et cherchons des réponses lorsqu'aucune ne nous est fournie.

Cette absence de doute peut parfois nous sembler inquiétante. C'est sans compter sur Guay-Poliquin pour nous proposer une autre vision. L'action en elle-même est essentielle, insiste-t-il. On peut voir le mur comme une impasse. Il faut garder en tête que ce « problème » est déjà là et qu'on ne peut rien y faire dans l'immédiat. Devant une telle situation, l'auteur nous invite à déplacer notre regard : « Pour comprendre une situation, on va s'intéresser aux causes antérieures. Mais on pourrait très bien regarder la chose et se dire "À quoi sert-elle? Comment peut-on s'en servir, ou que peut-on faire pour la dégager si elle se trouve dans notre chemin?" » Dans le récit, le problème auquel fait face la protagoniste n'a jamais été de trouver la

« Le mur existe comme une falaise existe. Et les gardes-frontières, des secouristes dans un parc national »

– Christian Guay-Poliquin, auteur de *Le mur*

il faut le surveiller. Or, même s'ils perdent leurs raisons d'être, ils sont là et font partie du monde réel. De fait, ce mur existe depuis si longtemps qu'il s'est fondu dans le paysage, comme un arbre, comme une montagne, comme une « falaise ». Le manque de questionnement révèle l'une des réflexions centrales du roman : dans ce monde post-politique, les structures ont perdu leur sens, mais elles persistent par inertie. La normalisation de l'absurde finit par faire passer l'acceptation pour de la compréhension, et ce constat nous pousse à revoir notre propre réalité : tenons-nous, nous aussi, des choses pour acquis juste parce

raison pour laquelle le mur est là, mais plutôt de choisir si elle doit partir ou rester.

Au terme de cette causerie, Christian Guay-Poliquin rappelle qu'en créant le monde de son roman *Le mur* il ne cherche pas à banaliser les crises que nous traversons, mais à les humaniser en mettant de l'avant la résilience des gestes simples. Cette dimension des choix est profondément humaine. Car, comme il le soutient, « choisir, c'est perdre. Et perdre, c'est vivre. » Le choix se trouve dans nos mains, dans tous les cas. ☺

Jiayuan Cao
Éditrice Culture

Lumière sur les concerts gratuits!

Réflexion sur le concert de Marie Céleste au Théâtre de la Verdure.

Julia Couture
Conditrice

Le 22 août dernier, je suis allée voir gratuitement le groupe Marie Céleste jouer au Théâtre de la Verdure du parc La Fontaine. Les estrades étaient pleines, et c'est avec enthousiasme que le groupe est entré sur scène. C'était d'ailleurs le dernier concert de leur tournée estivale, une date qu'ils attendaient impatiemment.

plus rythmé, suivi d'un moment plus doux, pour finalement clore le tout sur leurs deux plus grands succès « Maison-monde » et « Elle vit dans les bois ».

Dans leurs chansons, le groupe entretient un rapport à la ville qui me rejoint. Originaires d'Alma, ils ont, comme moi, quitté la région pour rejoindre la métropole. Je me reconnais dans leur regard sur Montréal; il y a quelque chose d'encore neuf,

vague d'affection pour cette ville que j'appelle maintenant ma maison. Le concert était lumineux; l'espoir et la joie dictent la direction artistique de Marie Céleste, autant dans la mise en scène que dans leurs chansons. C'est rafraichissant, comme un vent qui adoucit le chaos des vacances d'été.

En arrivant sur place, mon amie s'est exclamée : « awww c'est trop cute les humains. » J'avoue, il y a

« Je me reconnais dans leur regard sur Montréal ; il y a quelque chose d'encore neuf, un point d'observation à demi-extérieur »

Pour paraphraser les mots d'un des chanteurs, ils avaient dessiné une étoile sur leur calendrier pour cette soirée. Moi aussi d'ailleurs; j'écoute ce groupe depuis quelques années déjà, et ils m'ont accompagné dans des moments charnières du début de ma vingtaine. J'étais heureuse de les voir se produire pour la première fois en personne, dans un parc où j'ai passé beaucoup de temps. Leur style musical rock folk, le genre de musique à écouter en allant faire du camping, se prêtait bien au concept de concert en plein air. Le spectacle était habilement ficelé du début à la fin ; un départ

un point d'observation à demi-extérieur. J'interprète souvent leurs chansons comme de petites lettres d'amour à Montréal, une ville qui fait de son mieux pour tailler une place à tout le monde. Tout au long de leur concert, leur affection pour leur ville d'adoption était palpable. Dans le décor du Théâtre de la Verdure, la dernière ligne de leur chanson « Kérosène » était particulièrement touchante : « En attendant, j'ai Montréal qui est belle un peu pareil. » bercée par la musique du groupe, Montréal avait des airs nostalgiques. Je ne crois pas être la seule à avoir ressenti une

quelque chose de très mignon dans l'idée même d'un concert ; une poignée d'humains se sont déplacés afin de vivre ensemble un moment autour d'un intérêt commun. Ces spectacles rassemblent des gens qui ne se seraient peut-être jamais croisés autrement et créent ainsi un sentiment de communauté. Derrière moi, il y avait deux hommes un peu plus âgés et français (j'assume avec l'accent) qui ont dit : « Ah, elle était pas mal celle-là. » Je n'aurais probablement jamais croisé ces personnes dans mon quotidien, mais ça m'a fait plaisir qu'ils goûtent à la musique québécoise en ma présence.



Photo tirée du Facebook de Marie Céleste

Les concerts gratuits rendent la culture accessible et nous permettent aussi de nous rappeler que nous avons plus de choses en commun, les uns avec les autres et qu'il

existe des communautés invisibles partout dans la ville. Montréal est belle parce qu'il y a toujours de la musique dans les rues, et toujours des gens pour y danser. ☺

MUSIQUE

Le retour attendu de Phoebe Bridgers

Une critique du nouvel album *Lost Weekend*.

Le 14 août 2026, Phoebe Bridgers a sorti son premier album depuis six ans, intitulé *Lost Weekend*. La longue attente a porté ses fruits, permettant à Bridgers de créer bien plus qu'un album : une expérience sonore et narrative unique. L'attention qu'elle porte aux détails et à l'innovation musicale s'étend jusqu'à l'aspect physique de l'album. L'artiste a conçu une édition spéciale du vinyle qui est phosphorescent et interactif. En éclairant la pochette du disque vinyle avec une lampe UV, on découvre des inscriptions dissimulées, révélant le titre et les crédits d'une 17^e chanson inédite, disponible exclusivement sur vinyle ou CD.

Soyez rassuré, si vous choisissez d'écouter *Lost Weekend* en format numérique, ce 17^e titre n'est pas le seul à témoigner du génie musical de Bridgers. Les seize autres chansons, dont une reprise, vous laisseront comblé et avide d'une deuxième écoute. À travers les 52 minutes d'immersion auditive, la chanteuse s'exprime sur les thèmes d'une vie contrastée, mêlant amour et amitié à une solitude morbide et au deuil d'un proche, mais aussi d'une vie différente, une vie moins hantée par ces défis. Elle crée une



Photo tirée du Facebook de Phoebe Bridgers

véritable aventure, rythmée par ses hauts et ses bas, ses victoires et ses défaites, à travers laquelle l'auditeur l'accompagne. Préparez-vous à ressentir l'euphorie de l'amour en écoutant « Bobby », mais aussi la peur de soi-même et de l'abandon dans « *I Can't Wait* ».

La composition musicale de l'album est aussi spectaculaire que ses paroles. *Lost Weekend* est un mé-

lange de plusieurs genres musicaux, tels qu' indie folk, indie rock et americana, tout en incorporant de l'électronique. Certaines pistes mettent en valeur la voix de Bridgers, parfois rendue robotique, voire méconnaissable, à l'aide d'un ordinateur, comme dans « *The Outside* » ; dans d'autres, telles que « *Kill Me* », ce sont les instruments et l'aspect purement sonore qui prennent davantage de place. C'est

à travers la musicalité de *Lost Weekend* que l'artiste explore et étend les limites des sons qui ont leur place dans un album. Dans « *Never Going Back!* », Bridgers inclut un message vocal émotif de son père récemment décédé. Si vous tendez l'oreille, vous décelerez des sons bien particuliers nichés dans certaines chansons, tel un décompte avant la nouvelle année dans « *The Governor's*

Waltz » ou les jappements du chien de la chanteuse dans « *Lost Weekend* (reprise) ». L'exploration de l'univers sonore de Bridgers se poursuit à travers ses nombreuses collaborations, créant un mélange de voix qui varie au gré des chansons. La présence de certains artistes est évidente, comme celle de Cameron Winter dans « *I Can't Wait* », alors que d'autres sont plus discrètes mais tout aussi pertinentes, telles que celles de Lucy Dacus et Julien Baker dans « *Haunted* ». Ces dernières sont également membres du groupe boygenius dont Bridgers fait partie.

Le nouvel album de Phoebe Bridgers, *Lost Weekend*, fait preuve de créativité musicale et de maturité, et témoigne la croissance sonore et narrative de l'artiste. C'est l'album idéal à écouter lors des dernières soirées d'été, alors que la vie reprend doucement son cours. ☺

Louane Biquin
Conditrice

Montréal en spectacles

Revue culturelle des spectacles estivaux à Montréal.

En attendant que la saison d'automne s'installe dans les salles de spectacles, revisitions les grands moments culturels de l'été!

« Les Francos » et « le Festival de Jazz » : le centre-ville en feu

Entre le 11 et le 20 juin, le quartier des spectacles a accueilli une variété d'artistes francophones pour une série de spectacles gratuits et payants. Avec Lou-Adriane Cassidy, Loud et Marie-Mai en tête d'affiche, le festival « Les Francos » a connu un succès remarquable à Montréal. Le public a été si enjoué que Marie-Mai s'est lancée dans la foule lors de son spectacle! Puis, du 25 juin au 4 juillet, la 46e édition du « Festival de Jazz » a comblé le cœur de nombreux, avec des artistes comme Lionel Richie, Patrick Watson et Angine de Poitrine. Le concert d'Angine de Poitrine a d'ailleurs été « le plus gros show à vie du groupe » en accueillant des dizaines de milliers de fans.

Titanique : la parodie musicale de Céline Dion

Pour débiter les festivités de l'été, le théâtre St-Denis a présenté la comédie musicale *Titanique*, un

spectacle basé sur le film culte de James Cameron. Du 6 juin au 23 août, le public a voyagé à bord du fameux paquebot, tout en naviguant entre les blagues déjantées, les chansons mémorables de Céline Dion et la grande présence scénique de Véronique Claveau (Céline Dion), qui a mérité une ovation lors de la représentation précédant la première médiatique. Plus de 25 000 billets ont été vendus avant même le soir de la première et la comédie musicale a été si populaire que plusieurs représentations supplémentaires ont été ajoutées!

« Osheaga » : La chanson « Ribs » chantée sous la pluie

Pour la 19e édition du festival de musique, plus de 151 000 personnes ont profité des concerts du parc Jean-Drapeau. En effet, il n'avait plus aucun billet disponible pour deux des trois soirées, ce qui en fait le deuxième plus grand succès du festival, après l'édition de 2023 avec ses 155 000 visiteurs. Entre le 31 juillet et le 2 août, les spectateurs ont assisté aux prestations de Lorde, Tate McRae, Zara Larsson et près de 80 autres artistes. Pour la soirée de clôture du dimanche, alors qu'une averse a frappé le parc, Lorde a continué son spectacle sous la

pluie. L'artiste a traversé la foule en interprétant sa chanson iconique *Ribs* (2013), un moment mémorable!

Les Misérables : une pièce classique présentée en français

Tirée du roman de Victor Hugo, beaucoup disent que l'adaptation québécoise est digne des scènes de Broadway. C'est du 20 juin au 25 juillet que le spectacle a ébloui les spectateurs avec « les plus grands talents en comédie musicale au Québec ». La plus grande surprise demeure sans doute l'arrivée de la barricade lors de la bataille de la Révolution française. L'équipe technique a su recréer avec brio cet élément crucial à l'histoire, malgré les contraintes liées à la taille de la scène du théâtre St-Denis. Quoique très populaire, certains commentent par rapport aux prix des billets pour ce spectacle, qui pouvaient aller jusqu'à 200\$ et plus au parterre pour une seule personne.

« Beachclub » : le grand retour de « The Chainsmokers »

Le duo n'était pas venu à Montréal depuis 2019 et les voilà sur la scène du « plus grand beach club au Canada » le 1er juillet. C'est à la plage de Pointe-Calumet que le groupe a



Catvy Tran | Le Délit

inauguré l'ouverture du club, fermé pendant deux ans à cause de la pandémie. Ce club a offert une programmation particulièrement animée pendant l'été, avec notamment Sean Paul et Snoop Dogg, ainsi que plusieurs autres célébrités, dont le gardien de but des Canadiens, Jakub Dobeš.

Bonus : Ça m'aura pris 34 ans

Connu pour ses entrevues avec les célébrités de la télé-réalité québécoise, dont *Occupation Double*, Rémi Desgagné s'est lancé pour la

première fois dans l'humour. Avec six comédiens francophones et deux invités spéciaux, son spectacle a connu un grand succès au cabaret Lion d'Or, le 15 août dernier. La foule de 150 personnes était tellement en délire que le mot s'est passé derrière les coulisses, et Charles Brunet est venu faire un numéro spécial après l'entracte, qui n'était pas affiché à la programmation. Toute une surprise! ☺

Laurence Drouin
Contributeur

CALENDRIER

Vos prochaines sorties

FESTIVAL DES ARTS DE RUEILLE (FAR)

Le Festival des arts de rueille (FAR) fête son 10e anniversaire! Du 29 août au 13 septembre, les rues de Montréal s'animent de festivités au passage du FAR. Spectacles, performances et rencontres artistiques, le public est invité à découvrir une multitude de disciplines.

Jusqu'au 13 septembre 2026

24 POSES (PORTRAITS)

Cette comédie dramatique de Serge Boucher met en scène une famille banale qui traverse les hauts et les bas de la vie. Cette deuxième édition de la pièce initialement créée en 1999 promet de faire réfléchir!

Théâtre Duceppe, du 2 septembre au 3 octobre 2026

Lumières, lumières, lumières

Cette adaptation de *Vers le phare* de Virginia Woolfe plonge dans le flux de conscience de deux personnages : Madame Ramsay et Lily Briscoe. Le spectacle est une première coproduction entre la Comédie Française et le Québec.

Théâtre Denise-Pelletier, du 3 au 19 septembre 2026

FESTIVAL TEMPEO

Avec TEMPEO, Festival Danse et Musique, découvrez de nouveaux rythmes. Cinq soirées gratuites, cinq ambiances musicales : reggaeton, afro-house, cumbia, K-pop et kompa. Rendez-vous à l'Esplanade Tranquille à partir du 16 septembre!

Esplanade Tranquille, du 16 au 20 septembre 2026

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE (FIL)

Pour sa 32e édition, le Festival International de la littérature (FIL) s'ouvrira avec un spectacle conçu à partir de la trilogie sur la solitude et la création de Gyrðir Elíasson, et imagine par Mylene Bouchard. Pendant ces 11 jours, près de 200 écrivains et artistes d'ici et d'ailleurs participeront à plus de 40 manifestations. Un rendez-vous à ne pas manquer.

23 septembre au 3 octobre 2026

JARDIN

Mise en scène par Daniel Brière, la pièce transforme l'aire de jeu d'Espace Libre en véritable jardin intérieur. *Jardin* est une fable empreinte d'humour, qui réimagine la vie d'Adam et Ève au Centre-Sud de Montréal.

Espace Libre, du 8 au 26 septembre 2026

ALBUM DOLBEAU-MISTASSINI DE SARA DUFOUR

Sara Dufour sortira son quatrième album, *Dolbeau-Mistassini*, le 18 septembre prochain. La chanson du même nom est déjà disponible sur plusieurs plateformes d'écoute pour vous donner un avant-goût de l'album à venir.

18 septembre 2026